

L'usine géante et son destin

À propos de l'ouvrage de Freeman Joshua B., *Behemoth. A History of the Factory and the Making of the Modern World*, New York, Norton, 2018

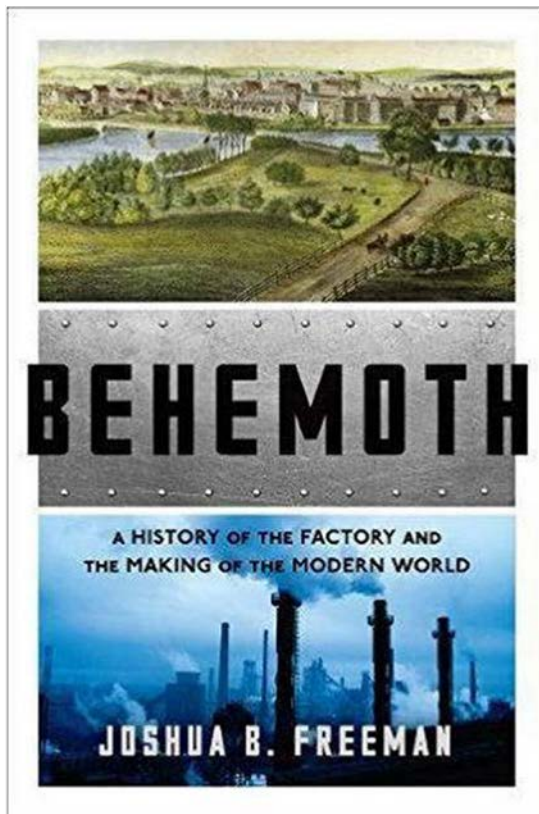
Par Hervé DUMEZ

CNRS-École polytechnique

Résumer ce livre est impossible tant il est riche, dans le détail historique et l'analyse. Il est pourtant au cœur des enjeux de la dynamique économique contemporaine en retraçant l'histoire de l'usine depuis son apparition en 1721 dans le Nord de l'Angleterre jusqu'aux usines chinoises d'aujourd'hui. On essaiera ici de dessiner les grands traits de l'analyse et, à regret, on renverra le lecteur à l'ouvrage pour la profusion historique.

Une rectification, d'emblée. On pense généralement que les premières usines ont été des usines textiles de coton, mues par la vapeur et reposant sur la mise en évidence d'économies d'échelle. Ces trois points sont faux : les premières usines ont été créées au XVIII^e siècle dans le secteur de la soie et non du coton, et elles étaient mues par l'énergie hydraulique et non par la vapeur qui ne sera utilisée véritablement qu'un siècle plus tard. Quant aux économies d'échelle, elles doivent sans doute être relativisées : les premières usines sont composées de postes individuels juxtaposés. Comme l'a noté Alfred Marshall dans ses *Principles of Economics* (1890), ces usines sont faites de plus petites usines opérant en parallèle sous un même toit. Encore aujourd'hui, les usines géantes qui fabriquent en Chine des Nike ou des iPhones sont composées de petites séries de postes opérant en parallèle sous le toit d'une même usine aux proportions hallucinantes. Lorsqu'Arkwright

invente ses machines à carder et à filer le coton, son souci n'est pas les économies d'échelle mais les *royalties* de ses brevets : il ne vend ses machines qu'à des usines, plus faciles à contrôler, pour éviter qu'elles ne se dispersent un peu partout dans le pays sans qu'il puisse toucher les dividendes de ses inventions.



Un point essentiel, ensuite. Dès qu'apparaît l'usine, se posent deux questions liées : il faut faire venir une main-d'œuvre abondante dans des zones rurales (en 1765, une usine de soie anglaise emploie déjà 2 000 personnes à proximité de la rivière qui la fait tourner) et il faut contrôler cette main-d'œuvre. Dès le départ donc, l'usine crée une ville autour d'elle, et cette ville

est sous son contrôle : l'alcoolisme est interdit et combattu, un couvre-feu est imposé, la cloche de l'usine réveille tout le monde à la même heure. Dans les usines chinoises aujourd'hui, les ouvrières habitent dans des dortoirs, on leur interdit le wifi, on leur impose un couvre-feu, et en cas de pic de production, on vient les réveiller la nuit.

Ce contrôle nécessaire fait que le système fonctionne au mieux lorsque les autorités locales et nationales fournissent un appui aux managers. Au XIX^e siècle, en Angleterre, les propriétaires d'usines sont souvent juges de paix et exercent donc la loi. Il faut donc considérer la grande usine dans son environnement social, environnement qu'elle crée et contrôle en grande partie, mais qui peut – et finit toujours par – lui échapper.

Deux phénomènes vont rendre la grande usine fragile. Le premier est la médiatisation. Dès leur apparition, les usines sont visitées : Engels, Tocqueville, Dickens, Southey, se succèdent dans les premières usines textiles. Ils sont effrayés : alors que le travail agricole était certainement à l'époque très pénible, et sans doute violent lui aussi, mais demeurait peu connu, les intellectuels découvrent des enfants travaillant douze heures par jour dans une quasi-obscure, un bruit épouvantable, des odeurs pestilentielles (on utilise alors l'huile de baleine pour éclairer et graisser les machines). Très rapidement, des débats ont lieu pour réguler le travail des enfants (la grande usine est à la fois visible et facile à réguler : empêcher le travail des enfants dans les campagnes est impossible). L'autre phénomène est que lorsque l'on concentre de très

grandes masses dans et autour des usines, il ne faut pas longtemps pour que ces masses se rendent compte qu'elles peuvent paralyser assez facilement tout le système (un seul petit groupe déterminé suffit – c'est le piquet de grève). Même si, pendant la majeure partie du XIX^e siècle, les syndicats, et même les simples réunions, sont interdits, les grèves sont endémiques. Les pouvoirs publics y sont hostiles et envoient la troupe pour les réprimer. Au fil du temps néanmoins, les salaires montent, les syndicats sont reconnus, les conditions de travail s'améliorent.

De manière parallèle, les capitalistes se rendent compte du danger que représente la grande usine, et ils la déplacent vers des régions où les salaires sont plus bas et les syndicats absents. On voit ainsi l'industrie automobile américaine délaisser progressivement Détroit pour installer des usines dans les États du Sud, puis délocaliser dans d'autres pays. River Rouge, l'usine Ford, a été la plus grande usine des États-Unis avec plus de 100 000 employés, mais après 1945, ses effectifs ont baissé régulièrement et fortement, sous l'effet de l'automatisation, mais aussi de la construction d'autres usines. Les plus grandes usines sont aujourd'hui chinoises (près de 400 000 ouvriers), mais de premières tensions sont intervenues et une partie de la production s'est déjà déplacée de l'arrière-pays de Hong Kong vers la Chine centrale. Et une firme chinoise de production de chaussures a annoncé récemment la construction d'une usine de 30 000 ouvriers en Éthiopie, pays où les salaires sont plus faibles qu'en Chine pour fournir la marque lancée par la fille du Président américain, Ivanka Trump.

Capitalisme éternel, dira-t-on. Pas vraiment. Lorsque la Révolution intervient en Russie, le pays est encore faiblement industrialisé. Les bolchéviques se déchirent : faut-il emprunter au pire du capitalisme la grande usine et ses conditions de travail reflétant l'exploitation de l'homme par l'homme ? Le débat ne sera pas long, vite tranché par Lénine et Trotski, puis Staline : pour réussir le socialisme, il faut

appliquer les théories de Taylor et adopter l'industrialisation à marche forcée. Ford sera donc contacté et ses équipes construiront l'usine de tracteurs de Stalingrad, ainsi que celle de Gorki. L'URSS imposera ce modèle aux pays satellites. Des complexes industriels de taille géante seront construits avec des villes nouvelles autour, comme Nova Huta en Pologne. Et ce sont ces complexes, Nova Huta et Gdansk, qui verront apparaître le syndicat Solidarité, qui fera finalement imposer le régime. Les pays socialistes découvriront alors ce que les pays capitalistes avaient connu avant eux et qu'un mémorandum de la direction de BASF avait identifié en 1963, à savoir qu'« une compagnie dont la production est concentrée en un point géographique est particulièrement vulnérable à de multiples points de vue (grèves, tremblements de terre, et autres forces au-delà de son contrôle) ». Après le passage au capitalisme, la victoire aura d'ailleurs un goût d'amertume : les grands complexes industriels de l'ère soviétique seront démantelés.

À partir de son suivi historique de la grande usine d'un bout du monde à l'autre depuis le XVIII^e siècle, Freeman pense donc que la grande usine a son cycle de vie. Elle se crée avec une force impulsive considérable, transformant la société autour d'elle. Son succès repose le plus souvent sur l'exploitation d'une main-d'œuvre en marge du marché traditionnel du travail, les femmes et les enfants, par exemple, les immigrants aux États-Unis au XIX^e siècle, les paysans russes ou chinois, et même les prisonniers des camps. Durant une première période, cette force de travail peut être exploitée avec des salaires bas, des horaires extrêmes, des conditions de travail très dures. La concurrence finit par tendre les choses. Les conflits apparaissent et les travailleurs prennent conscience de leur puissance, de la facilité qu'ils ont à paralyser le système. Certaines usines peuvent alors gérer le conflit en utilisant une nouvelle force de travail, c'est ce qui s'est passé aux États-Unis avec l'arrivée massive d'immigrants à la

fin du XIX^e siècle. Mais tôt ou tard se pose la question de moderniser le système existant ou de créer quelque chose de nouveau ailleurs, là où les pressions sociales et politiques sont moins fortes. La grande usine se déplace alors en des lieux nouveaux.

Pour comprendre le phénomène, la période à prendre en considération est très longue. Elle voit les usines croître en nombre d'ouvriers, depuis les quelques centaines du début aux plusieurs centaines de milliers de la Chine et du Vietnam aujourd'hui. Les traits caractéristiques sont remarquablement stables, même si des changements interviennent : comme dans les premières usines textiles du Massachusetts en 1814, de jeunes Chinoises travaillent à l'usine douze heures par jour et sont logées dans des dortoirs proches, avant de retourner dans leurs familles une fois un pécule amassé et après avoir découvert les joies de la ville et de la consommation. Une des différences est que les premières usines étaient très médiatisées et faisaient l'objet de débats, alors que les usines chinoises et vietnamiennes opèrent dans la plus grande discrétion. C'est l'un des avantages qu'y trouvent les donneurs d'ordres occidentaux, Apple ou Nike par exemple, qui préfèrent que la lumière ne soit pas trop crue sur les conditions dans lesquelles leurs produits sont fabriqués. On sait néanmoins que des vagues de suicides, des grèves et des manifestations, ont eu lieu en Chine ces dernières années. Dans ce mouvement général d'installation et de désinstallation d'usines géantes, les villes explosent (en vingt ans, Shenzhen est passée de 321 000 habitants à 7 millions, la plus forte croissance urbaine jamais enregistrée), puis périclitent comme Détroit, Manchester ou l'agglomération lilloise dans les années 1980. Avec le passage de la Chine à l'Éthiopie, il semble que le cycle s'accélère. Et l'on rencontre toujours le même débat : faut-il passer, pour qu'un pays améliore son niveau de vie, par ce stade de l'usine géante et de ses duretés, comme 500 millions de Chinois qui sont finalement sortis du seuil de pauvreté ?